

Notice envoyée par l'Association des anciens élèves, élèves et amis de l'École normale supérieure, 45, rue d'Ulm - F-75230 Paris Cedex 05

parue dans le *Bulletin annuel*

PFISTER (CHRISTIAN), né à Beblenheim (Haut-Rhin) le 13 février 1857, mort à Beblenheim le 16 mai 1933. — Promotion de 1878.

Lorsque, en 1878, Pfister entra à l'École normale, dans cette promotion où un jeu pittoresque du hasard réunissait Jaurès, Bergson et celui qui sera Mgr Baudrillart, nous tous, ses camarades, nous pressentions déjà ce que serait un jour le jeune Alsacien qui prenait place à côté de nous. Il était né à Beblenheim le 13 février 1857. Il avait fait ses premières études au lycée de Colmar, et il a dit lui-même, dans quelques pages émues, comment elles furent brutalement interrompues par la guerre de 1870 et quel déchirement ce fut pour lui de quitter son pays devenu allemand. Il acheva ses études au lycée de Besançon, puis à Louis-le-Grand, où il se lia d'une étroite amitié avec Raymond Poincaré. Il arrivait à l'École bien préparé pour ses tâches futures. Il se destinait à la section d'histoire ; et les maîtres éminents que nous avions alors, Ernest Lavisse, Gabriel Monod, Vidal de Lablache, nos directeurs aussi, Bersot, puis Fustel de Coulanges, comprirent vite tout ce qu'on pouvait attendre du jeune normalien qui se formait à leurs leçons. Pfister était déjà, dans ces lointaines années d'apprentissage, le grand travailleur qu'il sera toute sa vie. Il n'était point de ceux qui, comme tel de nos camarades, s'en allaient volontiers bavarder de tourne en tourne. La chambre qu'il partageait avec son ami Dez était l'asile du silence, du

recueillement, de la besogne bien faite et patiemment poursuivie. Et nous tous ses camarades nous l'estimions et nous l'aimions, pour sa haute intelligence et pour son ardeur au travail, et davantage encore pour la simplicité de ses manières, pour sa modestie, pour sa bonne grâce, pour sa bonhomie souriante, pour cette pointe d'accent alsacien aussi qu'il garda toute sa vie, et qui, un peu plus marqué aux heures où il était ému, donnait à ses paroles une saveur et un attrait particulier. Il nous apparaissait un peu comme un représentant de l'Alsace perdue, non point oubliée, et nous sentions obscurément quels regrets, quels rêves, quelles grandes espérances traversaient parfois peut-être son âme, aux heures où sa bonne gaîté communicative se voilait d'un peu de mélancolie.

Après l'agrégation d'histoire, où nous nous sommes, lui et moi, non point disputé, mais partagé le premier rang, la bienveillance de Fustel de Coulanges permit à Pfister de rester à Paris et de préparer ses thèses de doctorat. Il les soutint brillamment en 1885. C'était une remarquable étude, qui fait encore autorité, sur *le règne de Robert le Pieux*, et une thèse latine — on faisait encore en ce temps lointain des thèses latines — *De Fulberti Carnotensis vita et operibus*. Ces ouvrages désignaient Pfister pour l'enseignement supérieur. Après un court passage à la faculté de Besançon, il était nommé à la faculté des lettres de Nancy, où je le retrouvai à l'automne de 1885.

*
* *

C'était le temps où Liard s'efforçait de reconstituer les universités françaises, et de donner à chacune d'elles son caractère et sa physionomie propres. Avec le concours des assemblées municipales et départementales, il s'appliquait à créer ces enseignements, historiques ou littéraires, destinés à réveiller les traditions et les souvenirs de la vie provinciale. Ainsi naquit à Nancy la chaire d'histoire de l'Est de la France, dont Pfister fut le premier titulaire, et qu'il occupa avec un incomparable éclat. De cet enseignement, très goûté et très applaudi, devait sortir, sans parler de nombreuses études sur l'histoire de Lorraine, cette *Histoire de Nancy*, en trois forts volumes, qui est une de ses œuvres maîtresses : travail d'une érudition prodigieuse, et non moins remarquable par la nouveauté de la conception, par la variété et l'intérêt des matières, que par tout ce qu'il apporte, au delà du cadre étroit de l'histoire locale, de précieuses contributions à l'histoire générale. Et tout naturellement Pfister concentra vite en ses mains tout ce qui touchait à l'histoire de Lorraine; pas un livre n'a paru, en ces années, sur l'histoire de la province, dont il n'ait rendu compte en juge impartial et bienveillant; et de plusieurs de ces ouvrages, dus à ses anciens élèves, il fut vraiment l'inspirateur. Autour de lui se formait ainsi une petite école historique, dont il était le chef respecté et aimé. Et à tous ceux qui travaillaient avec lui, il était passionnément dévoué, toujours prêt, avec cette bonté qui était une de ses qualités maîtresses, à les aider, à les soutenir, à les défendre en toute circonstance. Ses élèves l'appelaient volontiers « le maître au cœur d'or ». Il méritait ce nom.

Animateur incomparable, Pfister apportait en effet, dans l'enseignement réservé à nos étudiants, un zèle, un dévouement infatigable, et des qualités

admirables de professeur et de savant. Ceux qui ont suivi ses cours — et dont plusieurs sont devenus des personnalités éminentes — n'ont point oublié ces leçons où, à la sûreté de la méthode scientifique, à la clarté et à la précision de l'exposition se joignait une ardeur, et comme un enthousiasme qui, jusque dans les plus difficiles questions d'érudition pure, mettait un attrait, et comme une séduction. Pour ses élèves, qui au célibataire qu'il était faisaient une petite famille très chère, il se dépensait sans compter avec une bienveillance qui ne se lassait jamais. Pendant quatorze années, avec des collègues comme Debidour, Auerbach, Pariset, nous avons, Pfister et moi, travaillé à Nancy côte à côte, en une entente intellectuelle parfaite, en une étroite et profonde amitié. Et sans exagération il est permis de dire que, entre les universités françaises, le groupe historique de Nancy fut alors, selon le mot de Bersot, « un coin de France qui allait bien ».

Mais si attaché qu'il fût à cette Lorraine qui lui avait fait bon accueil, Pfister n'oubliait pas son Alsace natale. Plus d'une fois il avait consacré ses cours à son histoire ; il avait publié sur elle des travaux importants, tels que sa belle étude sur *le duché mérovingien d'Alsace et la légende de Sainte Odile*, ou la savante biographie de *Jean Daniel ScKaepflin*. Aussi bien, il revenait chaque année passer une partie de ses vacances — l'autre était consacrée à de lointains voyages — dans son village de Beblenheim ; il demeurait en un étroit contact avec ses compatriotes alsaciens dont il parlait familièrement la langue. Et peut-être, dès alors, passait parfois dans son esprit et dans son cœur le rêve, qui, en se réalisant, devait être la grande joie de sa vie.

*

* *

Appelé en 1902 comme maître de conférences à l'École normale, nommé en 1904 à la Sorbonne, Pfister fut ce qu'il avait été à Nancy, le maître tout dévoué à son enseignement et à ses élèves. Marc Bloch lui rappelait en souriant, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, comment les jeunes normaliens s'amusaient parfois — gentiment — de la lourde serviette bourrée de livres, une serviette déjà légendaire à Nancy, dont leur maître arrivait chargé. Mais ils savaient aussi que de ces livres il avait pour eux su tirer l'essentiel et que cette serviette pesante était en quelque manière le symbole de son ardeur au travail, de sa science et de son dévouement. Il savait, a écrit un de ses élèves d'alors, rendre « l'enseignement humain, l'érudition aimable », si bien que « les lieux d'étude devenaient des lieux d'affection ». Il aimait ses élèves de tout son cœur, comme il aimait ses amis, comme il aimait ses proches. Chaque semaine nous nous retrouvions alors, lui et moi, pour déjeuner ensemble. Et je ne saurais dire assez avec quelle sollicitude il m'entretenait de nos étudiants, de leurs progrès, de leurs embarras, de leur carrière, les suivant d'un œil attentif, et toujours prêt à leur venir en aide. Et ses élèves sentaient bien l'affection qu'il leur portait : un d'entre eux a dit joliment « on travaillait pour lui faire plaisir ».

*

* *

Puis vint la guerre. Toute sa vie, Pfister avait eu une ambition, un rêve, une espérance : être quelque Jour professeur dans l'Université de Strasbourg

redevue française. Et tout de suite il annonça que, si le destin des armes rendait l'Alsace à la France, il quitterait la Sorbonne sans regret pour occuper une chaire de l'Université alsacienne. En attendant que son vœu se réalisât, infatigablement, pendant quatre ans, il travailla pour l'Alsace. Dans les travaux du *Comité d'études* que le ministère des Affaires étrangères avait constitué, sous la présidence d'Ernest Lavisse, pour préparer les éléments des traités de paix futurs, Pfister apportait des études excellentes sur *la Formation de l'Alsace-Lorraine* et sur *la Vie publique en Alsace-Lorraine depuis 1871* ; il montrait, dans des articles remarquables, *comment et pourquoi l'Alsace s'est donnée à la France*, et dans un joli volume intitulé : *Lectures alsaciennes*, il rassemblait pieusement des morceaux bien choisis pour raconter l'histoire et les gloires de l'Alsace, pour en dire aussi le charme et la douceur.

La guerre avait été cruelle à Pfister : elle lui avait pris trois neveux, qu'il avait élevés et qu'il aimait comme un père ; et le coup lui fut si dur que ses amis ont craint parfois qu'il n'y résistât point. La paix lui apporta ce qu'il désirait le plus ardemment. En janvier 1919, il était nommé professeur d'histoire d'Alsace à l'Université de Strasbourg ; le rêve de sa vie était réalisé. Le 22 novembre suivant, à la séance solennelle de réouverture des cours de l'Université de Strasbourg, il eut l'honneur et la joie merveilleuse de prendre la parole, en présence du Président de la République et d'une assemblée illustre. Et je n'ai pas oublié tout ce qu'il y avait en lui d'émotion intense et profonde lorsque, dans la première phrase de son discours, rappelant les paroles bibliques, il disait : « Maintenant, ô Seigneur, tu peux laisser aller ton serviteur en paix », puisque nos yeux ont vu les grands événements qui ont assuré dans le monde le triomphe du Droit et de la Justice, puisque notre Alsace a fait retour à notre France. »

Dieu ne laissa pas aller son serviteur. Il lui réservait d'autres tâches. Tout le monde connaît la phrase fameuse que Fustel de Coulanges, revenant de Strasbourg, disait en 1872 à ses élèves de l'École normale : « Si jamais Strasbourg nous est rendu, et qu'un de vous y occupe mon ancienne chaire, je le prie, le jour où il en prendra possession, de donner un souvenir à ma mémoire. » Ce fut pour Pfister une grande joie, dans le premier cours public professé à l'Université française, de remplir le vœu de Fustel et d'évoquer sa mémoire. Ce fut pour lui une autre joie, quand il fut élu par ses collègues doyen de la faculté des lettres, d'orienter l'Université alsacienne dans la voie que, dans un ferme article de la *Revue historique*, il avait, en 1919, tracée pour elle. Il y montrait comment elle était, par sa situation géographique, bien placée « pour surveiller avec une attention persévérante les tendances et les œuvres d'une Allemagne qui se transforme on ne sait vers quelle destinée », et, comment elle devait être tout ensemble « le point de résistance le mieux armé pour combattre le germanisme », le trait d'union éventuel entre deux civilisations opposées. A ce devoir patriotique Pfister ne manqua point. Et ce lui fut une joie aussi lorsque, en 1920, l'Académie des sciences morales et politiques l'élut pour succéder à un autre Alsacien, Henri Welschinger, rendant ainsi un juste hommage à la grande œuvre historique et à l'infatigable activité de Pfister.

*

* *

Lorsque, en 1927, M. Charléty quitta le rectorat de Strasbourg, M. Poincaré proposa à Pfister d'occuper cette haute fonction et fit appel à son dévouement pour qu'il acceptât. Il ne le fit point sans quelque hésitation et sans quelque regret. Abandonner cette chaire de professeur qu'il aimait, renoncer à ces recherches scientifiques auxquelles il avait consacré sa vie, aux livres qu'il rêvait d'écrire encore, quitter tout cela pour les lourdes et délicates tâches de l'administration, c'était un dur sacrifice. Mais accepter, c'était servir encore l'Alsace et la France ; il accepta. Aussi bien apportait-il dans ses nouvelles fonctions de recteur des qualités éminentes, une conscience attentive de ses responsabilités, une bienveillance, une bonté qui n'excluaient point la fermeté : et la connaissance familière qu'il avait de l'âme et du dialecte d'Alsace lui permettait, en le faisant bien accueillir de ses administrés alsaciens, de comprendre bien des choses et de résoudre, dans une boutade ou un sourire, bien des difficultés. On a taxé parfois — bien injustement — de vues insuffisantes, de partialité aveugle pour ses chers Alsaciens, la haute sérénité qu'il sut garder dans l'exercice de ses fonctions. « Il y donna, a écrit Raymond Poincaré, l'exemple de la plus belle intelligence et du plus admirable dévouement. » J'ajouterai que, quoi qu'en aient d'abord pensé ses amis, il ne s'y déplut point, et pas même dans les obligations mondaines qu'elles lui imposaient. Je me souviens, avec un sourire, de l'avoir entendu s'informer avec sollicitude auprès d'une de nos amies communes de ce qui convenait à la bonne ordonnance d'une table et des fleurs qu'il y fallait disposer. Dans sa belle habitation du quai Kléber, il recevait fort bien, aidé d'une charmante nièce qui était venue éclairer sa vieillesse, et sa bonne grâce aimable et simple donnait un charme de plus à la cordialité de son accueil.

*

* *

Mais Pfister n'était pas seulement un historien de haute valeur, un professeur éminent, un administrateur plein de tact, de conscience et de dévouement. C'était le meilleur des amis, le plus sûr et le plus tendre. Il était la bonté même. Avec une sollicitude admirable — et qu'il jugeait, lui, toute naturelle et toute simple — il s'est dévoué toute sa vie aux siens, à six neveux et nièces qu'il a élevés, aidés, soutenus. Tous ceux qui l'approchaient l'aimaient. Et de cette affection qu'il inspirait à tous, je voudrais citer deux exemples.

Lorsque, en 1927, ses élèves et ses amis voulurent, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, lui apporter l'hommage de leur estime et de leur affection, ils pensèrent que rien n'irait plus droit à son cœur qu'un volume où seraient rassemblées les meilleures pages qu'il avait écrites sur sa chère Alsace. De là sortit ce livre de *Pages alsaciennes*, que Nancy, Paris, Strasbourg et toute l'Alsace s'associèrent pour lui offrir.

Et pareillement, lorsqu'en novembre 1932, au lendemain de sa retraite, ses amis et ses élèves voulurent lui apporter un dernier témoignage de leur attachement, sur la jolie médaille où sa figure apparaît un peu vieillie déjà et lasse, l'Alsace encore tenait sur le revers la place essentielle. On y voit,

élégamment esquissé, entre des grappes de raisin et des gerbes de houblon, un village alsacien et, au-dessus, une cigogne, l'oiseau symbolique d'Alsace, planant, les ailes éployées, au-dessus des écussons de Lorraine et d'Alsace.

Et de même, dans le numéro spécial que *l'Alsace française* a publié en octobre dernier, comme un « hommage à Christian Pfister », on ne lira point sans émotion les témoignages multiples d'affection et d'admiration qui, au lendemain de sa mort, sont venus de toutes parts dire, avec une unanimité touchante, le chagrin profond de ses amis et le cher souvenir qu'ils garderont de lui.

En novembre 1931, Pfister avait abandonné ses fonctions de recteur, et il s'était retiré à Beblenheim, dans son village natal, « pour y attendre la mort, m'écrivait-il alors, sans la souhaiter et sans la craindre ». La mort, est venue plus vite que ne le pensaient ses amis; mais elle ne l'a point surpris. Il avait, d'une ferme volonté, pris toutes ses dispositions pour la recevoir. Avec sa modestie coutumière, il n'a voulu, autour de son cercueil, aucune cérémonie, aucun discours; avec son habituel souci de ne déranger personne pour lui, il n'a pas voulu que ses amis, même les plus chers, vinsent le conduire à son suprême repos. Ses ordres ont été respectés. Mais spontanément les paysans de Beblenheim, vêtus de leurs beaux habits, ont fait, sur le chemin où passait le char funèbre, une haie silencieuse et recueillie, et très loin, à travers les vignes, ils l'ont accompagné en un dernier et émouvant hommage.

La vie a été pour Pfister souvent mélancolique, et parfois cruelle. Et pourtant, à la bien regarder, elle a été heureuse. Il laisse une œuvre historique, dont les parties essentielles — sa grande *Histoire de Nancy* en particulier — ne périront pas. Il a eu ce bonheur, bien rare, de réaliser le rêve de sa vie. Et à tous ceux qui l'aimaient — et cela veut dire à tous ceux qui le connaissaient — il laissera un cher et inoubliable souvenir, pour tout ce qu'il fut, et aussi parce que, durant toute sa vie, il a aimé passionnément et bien servi sa petite patrie, l'Alsace, sa grande patrie, la France.

CHARLES DIEHL.